

# Sarde pettorra, liporra, le mérinos et le suffixe -inu

Autor(en): **Wolf, Heinz Jürgen**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **62 (1998)**

Heft 247-248

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-399987>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## SARDE *PETTORRA*, *LIPORRA*, LE MÉRINOS ET LE SUFFIXE *-ĪNU*

On sait qu'en français, *poitrine* s'est substitué à *pis*, mais ce terme "n'a triomphé qu'au XVI<sup>e</sup> pour remplacer *pis* qui, en raison de son sens nouveau, ne convenait plus"<sup>(1)</sup>. L'étymon *pectus* de ce dernier est pan-roman: pg. *peito*, esp. *pecho*, cat. *pit*, prov. *peitz*, eng. *pet*/lad. *piét(e)*/frioul. *pjet*, sd. *pettus*, it. *petto*, rum. *piept*<sup>(2)</sup>. Puisque *pectus* fait partie des neutres en *-us*, nous sommes ici en présence d'un trait commun au sarde et au français, à savoir la conservation du *-s* de l'accusatif/nominatif étymologique, trait conservateur des langues galloromanes, p. ex. *corpus*, *tempus* > afr. *cors* (> *corps*), *tens* (> *temps*), aprov. *cors*, *temps*, cat. *cos*, *temps* - sd. *korpus*, *tempus*<sup>(3)</sup>.

Les descendants de *pectus* se retrouvent donc dans toutes les langues romanes avec cette particularité qu'en français une restriction de sens semble avoir conduit à l'avènement d'un dérivé, à savoir *poitrine*, et qu'en sarde *pettus* a souvent été remplacé par "*pettorra* log.; *pettúra*, *pittúrra* camp. 'id.', = *PECTŌRA* con spostamento d'accento e adeguamento alle formazioni in *-orra*, *-úrra*,..."<sup>(4)</sup>. Cette étymologie remonte, si je ne me trompe, à M.L. Wagner lui-même, pour qui "il ne peut y avoir de doute que la base en [sc. de *pettórra*, etc.] est le pl. *pectōra*"<sup>(5)</sup>, formule reprise dans sa *Morphologie*<sup>(6)</sup> et dans sa *Phonétique historique* et que Paulis, dans la traduction de cette dernière, rend par "ovviamente alla base sta il plurale *pectōra*"<sup>(7)</sup>. Par la suite, cette étymologie a été généralement

---

(1) Bloch/Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris 1991, 496s.

(2) Cf. *REW* 6335; *FEW* VIII, 113; J. Kramer, *EWD* V, 278s., etc.

(3) Cf. H. Lausberg, *Romanische Sprachwissenschaft*, Berlin/New York, III, 1972, 60s. (§ 639).

(4) M.L. Wagner, *DES* II, 255.

(5) *Studien über den sardischen Wortschatz*, Genève 1930 (= *BAR* II, 16), 111.

(6) "Flessione nominale e verbale del sardo antico e moderno", *ID* 14 (1938), 93-170, et 15 (1939), 1-29, 104.

(7) M.L. Wagner, *Fonetica storica del sardo*. Introduzione, traduzione e appendice di Giulio Paulis, Cagliari 1984, 22. – De toute évidence, le *FEW* (VIII, 113) est d'accord: log. "*pettórra* (< pl.)", et même Y. Malkiel, "Studies in Hispano-Latin Homonymics", *Language* 28 (1952), 299-338, 324 avec n. 125.

admise, à commencer par *REW*<sup>3</sup> 6335 (“log. *pettóra* aus *péttora* Wagner, SSW. 111”), ainsi que par Blasco<sup>(8)</sup>, pour qui cette forme est même la preuve “che lo spostamento di accento ed il concomitante raddoppiamento della vibrante non è un fenomeno estraneo al sardo”<sup>(9)</sup>. Paulis, à son tour, s’efforce d’étoffer cette thèse<sup>(10)</sup> du fait de son scepticisme à l’égard d’une motivation supplémentaire introduite par Wagner dans sa *Phonétique*, à savoir les formes campidaniennes *meúrra*, *feúrra*, *aúrra*, < *merŭla*, *ferŭla*, *arŭla*”<sup>(11)</sup> (= log.), et on le comprend fort bien. Il est ainsi amené à penser qu’il “è preferibile supporre che il lat. *pectōra* abbia subito uno spostamento d’accento simile a quello di *edōra* ‘ragazzaglia’...”<sup>(12)</sup> en reprenant l’unique exemple que Wagner avait cité à ce propos: “Anche *edōra*, à Gavoi ‘ragazzaglia’ (Spano, *Agg.*), da *fēdu*...”<sup>(13)</sup>. On aura remarqué qu’il s’agit là d’une forme relevée dans un seul dialecte et, qui plus est, par Spano, grâce à un “materiale comunicatogli dai suoi corrispondenti”<sup>(14)</sup>, donc incontrôlable. Toujours est-il que ce mot semble être inconnu aujourd’hui à Gavoi où le seul dérivé de *edu* employé dans ce sens est *eduliu*, comme dans d’autres dialectes<sup>(15)</sup>. Bref, une filiation *pectōra* > \**péttora* > \**pettóra* > *pettorra*, sur la foi d’un seul exemple analogue plutôt douteux, paraît plus qu’improbable.

Afin d’expliquer *edōra*, Wagner a choisi la formule étonnante (trad. Paulis): “...*edōra* ... mostra uno spostamento d’accento. Questo va imputato all’influsso delle numerose terminazioni in *-ōra*, assolutamente prevalenti rispetto ai pochi plur. in *-ōra*”<sup>(16)</sup>. Malheureusement, il a omis de citer au moins une de ces “nombreuses formes” en *-ōra*, mais il semble qu’on l’ait cru sur parole. En fait, en cherchant bien on peut trouver

(8) *Storia linguistica della Sardegna*, Tübingen 1984 (= *Beih. ZrP* 202), 82.

(9) *Ib.*, 12; de même *id.*, *Le parlate dell’Alta Ogliastra*, Cagliari 1988, 97: “il plurale di *pēt-tus* è regolarmente *pettōras(a)* < PĒCTŌRA (con spostamento d’accento e rafforzamento della vibrante.)” – On peut s’étonner que personne n’ait pris au sérieux A. Zauner auquel il convient de rendre justice ici vu que dans son étude devenue classique “Die romanischen Namen der Körperteile”, *RF* 14 (1902), 339-530, 477, il se refusait à expliquer sass. *pittōrra*, car: “eine Akzentversetzung aus *pectōra* anzunehmen, ist wohl zu kühn.” (!)

(10) *HLS*<sup>2</sup> (cité n. 7), 482 (§ 7).

(11) *HLS*<sup>2</sup>, 22 (§ 7).

(12) *Ib.*, 482.

(13) *Ib.*, 22.

(14) *DES* I, 2.

(15) *DES* I, 515, le note pour Fonni; *eduliu* existe aussi à Lodine, Oliena, Ollolai, Olzai, Orgosolo et *heduliu* à Ovodda.

(16) *HLS*<sup>2</sup> 22 (§ 7).

quelques mots isolés qui se terminent en *-ora* – p. ex. *kora/gora* ‘rigole’, etc.<sup>(17)</sup> – mais qui n’auraient pu motiver un déplacement d’accent dans \**pettora*, ainsi que des noms d’agent féminins en *-dora* comme *ispigadora* ‘spigolatrice’<sup>(18)</sup>, d’ailleurs assez rares<sup>(19)</sup>, et qui n’ont aucun rapport avec *pettorra*.

Il est vrai que le nombre de mots se terminant en *-ora* est encore inférieur. De ceux-ci, *kó'ora* ‘brou’ (noix) est même resté inconnu à Wagner<sup>(20)</sup>, mais il cite lui-même les continueurs de pluriels analogiques en *-ora* créés d’après ceux des neutres latins en *-us* (type *corpus - corpora*), à savoir l’asd. *rivora* (sg. *rivu*), asd. *pumora* (sg. *pomu*) et nuor. *frúttora*, log. *frúttura* (sg. *fruttu*) qui, désignant ‘fruit’ en général, ont parfois même développé un nouveau pluriel: dorg. *púmmoras* et *frúttoras*<sup>(21)</sup>. Notons que l’ancien pluriel en *-ora* s’est perpétué surtout en roumain, mais aussi dans les dialectes italiens méridionaux<sup>(22)</sup>; en sarde il est limité à un petit nombre d’exemples et n’est plus senti comme tel.

Quant aux formes en *-orra* qui auraient entraîné la gémation du *r* (\**pettóra* > *pettorra*), leur nombre n’est pas impressionnant non plus. Dans sa *Formation des mots*, Wagner cite, dans les paragraphes dédiés aux suffixes *-arro*, *-orro*, *-urro*, sept toponymes en *-orra* tant anciens que modernes (aucun en *-orro*)<sup>(23)</sup> et le seul appellatif camp. *liporra* ‘lattaiola’ – à côté de trois en *-urru*, deux en *-urra* et un en *-árru*<sup>(24)</sup> –, et on ne voit guère une forme qui aurait pu servir de modèle pour *pettorra*.

Par contre, on peut constater une certaine prédilection du sarde pour les proparoxytons, bien qu’elle ne ressorte pas clairement des paragraphes initiaux de la *Phonétique* de Wagner consacrés à l’accentuation<sup>(25)</sup>. Bien

(17) Cf. *DES* I, 378.

(18) Cf. *DES* I, 677.

(19) Ce n’est pas un hasard si Wagner (*Historische Wortbildungslehre des Sardischen*, Bern 1952 [= RH 39], § 103), après avoir dit: “Das Fem. von -TORE lautet im Sardischen gewöhnlich *-dóra*”, contrairement à ses habitudes, ne cite que deux exemples.

(20) A Gavoi, Lodine et Olzai; à Ovodda, *kó'oro* signifie ‘chaton’ (plante). Wagner, *DES* I, 356, ne cite que *kòkkoro* ‘noix’ pour les dialectes de la Barbagia de Seulo, mais aussi “port. (trasm.) *cócora* ‘castanha cozida’...”, et aussi Fonni *ko'óθθu* ‘bogue’ (châtaigne) et *ko'óθθa* ‘brou (noix)’ etc. (I, 358).

(21) “Flessione..” (cité n. 6), 103 (§ 8).

(22) Cf. Lausberg (cité n. 3), § 642; pour l’italien, G. Rohlfs, *HGI/GSI*, § 370: au Moyen Âge ce type s’étendait jusqu’en Lombardie.

(23) *HWS* (cité n. 19), § 121.

(24) *Ib.*, § 122.

(25) *HLS*<sup>2</sup>, 1-28 (§§ 1-13).

entendu, je ne pourrai pas en donner un résumé ici et encore moins une critique. Toujours est-il que nombreuses ont été les raisons alléguées afin d'expliquer une accentuation jugée insolite. On est arrivé ainsi à justifier par une voyelle longue due à l'ablatif des formes comme log. *kenábura* 'vendredi' (< *cena pura*), alog. *avestara* 'dorénavant' (< *ab ista hora*), log. *issara* 'alors' (< *ipsa hora*), camp. *nottesta* 'ce soir' (< *nocte ista*)<sup>(26)</sup>, comme si la longueur des voyelles latines avait joué un rôle quelconque en sarde<sup>(27)</sup>. Sans fournir une explication à ce propos, Wagner mentionne dans ce contexte les démonstratifs *kustu* et *kuddu*<sup>(28)</sup> qui remontent au même type d'accentuation, à savoir (*ec*)*cú-istu* et (*ec*)*cú-illu* (de même *kussu* < *eccu-ipsu*). Ce type se retrouve aussi en dalmate (vgl. *kost* et *kol*), en piémontais et dans des dialectes adjacents (*kust* e *kul*) ainsi que, limité à certaines formes, – en principe le sg. m. – dans beaucoup de dialectes de l'Italie méridionale<sup>(29)</sup>, tandis que l'accentuation sur la pénultième (*eccu-istu* et *eccu-illu*) se trouve à la base de l'it. *questo* - *quello*, pg. *aquesto* - *aquelo*, esp. *aquesto* - *aquello*, cat. *aquest* - *aquell*, prov. *aquest* - *aquel*, roum. *acest* - *acel*, etc.<sup>(30)</sup>.

On peut mentionner aussi les infinitifs des verbes de la conjugaison en *-ēre* qui ont rejoint ceux en *-ēre*, alors qu'en portugais et en espagnol il s'est produit le contraire, p. ex.

lat.	<i>habēre</i>	* <i>potēre</i>	<i>perdēre</i>	<i>vendēre</i>
pg.	<i>haver</i>	<i>poder</i>	<i>perder</i>	<i>vender</i>
esp.	<i>haber</i>	<i>poder</i>	<i>perder</i>	<i>vender</i>
sd.	<i>áere</i>	<i>pódere</i>	<i>pérdere</i>	<i>véndere</i>

Enfin, il y a lieu de considérer les continuateurs des mots latins en *-inus/-ina* dont on sait que la désinence peut être accentuée ou non. Le nombre de substantifs appartenant à ce dernier groupe est assez restreint<sup>(31)</sup>: ainsi ont survécu en sarde *acina* (> log. *ágina* 'raisin')<sup>(32)</sup>, *pampi-*

(26) *Ib.*, 21 (§ 6).

(27) Alog *avestara* n'est d'ailleurs pas un composé remontant au lat. vg., mais bien de l'ancien sarde, témoin le *-e* de *ave* (< *ab*), cf. le barb. *avedda* (< *ab* + *illac*), cf. *RLiR* 50 (1986), 50.

(28) *HLS*<sup>2</sup>, 21 (§ 6.)

(29) Cf. l'analyse détaillée "Ein angeblicher Lautwandel und (u.a.) piemontesische Demonstrativa", *RRL* 24 (1979), 55-74.

(30) L'afr. (*i*)*cest* - (*i*)*cel* n'a pas sa place ici, étant donné que ces formes remontent non pas à *eccu-*, mais à *ecce* (cf. *eccistam*, *ecillum* chez Plaute).

(31) Cf. M. Leumann, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München 1977, 320s. (§ 291).

(32) Je ne mentionnerai pas ici *alnus* qui pourrait remonter à \**alinus* (cf. Leumann, § 291b) > sd. *álinu*.

*nus* (log., camp. *pámpinu* ‘feuille de vigne’), *pastinum* (> log. *pástinu* ‘nouveau vignoble’), *ricinus* (> camp. *arréžini* ‘tique’). Un des rares adjectifs en -*ĩnu* est *melinus* (> *mélinu* ‘fauve’ adj.)<sup>(33)</sup>. – On voit donc que l’accent est resté dans tous ces cas sur l’antépénultième.

Les choses commencent à se compliquer dès qu’on examine l’autre groupe, celui des paroxytons latins. Il s’agit là d’adjectifs dénominaux latins, formés à l’aide du suffixe -*ĩnus* et indiquant l’appartenance, dont plusieurs ont été substantivés de bonne heure, “surtout des féminins en -*ĩna*”<sup>(34)</sup>. Parmi ceux-ci, il y a même quelques déverbaux tels que (*coquina* >) *cocina* (> log. *kogína*) et *ruina* (> n.d.l. *Ruinas*). Ensuite, on trouve lat. -*ĩna* dans *farina* (= log.), mot panroman, dans *radicina* (> log. *raigina*), dérivé attesté tardivement et qui s’est substitué à *radix* comme en roumain (*rădăcină*) et en français (*racine*); le sarde est même allé plus loin que le français dans le cas de *calx* ‘chaux’ en le remplaçant par *calcina* (> log. *karkina*) dérivé panroman (sauf roumain)<sup>(35)</sup>. E. Blasco, pour qui ces mots en -*ina* revêtent même une certaine importance dans le cadre de réflexions sur “Il latino e la romanizzazione della Sardegna”<sup>(36)</sup>, mentionne deux formes non attestées en latin<sup>(37)</sup>, à savoir \**cotina* (> log. *kodina* ‘rocher’, dérivé de *cos* ou *cotes*, mais classé dérivé sarde par Wagner<sup>(38)</sup>) et \**macerina* (> barb. *ma’erina* ‘niche’, de *maceria*), type relevé aussi des deux côtés de l’Adriatique<sup>(39)</sup>. – On voit donc que tous ces substantifs ont gardé la place de l’accent qui était la leur déjà en latin.

Il n’en est pas ainsi pour les adjectifs en -*ĩnu* dont il a été question. Dans un chapitre important de sa thèse, J. L. Butler a tenté une explication des faits à première vue fort déconcertants<sup>(40)</sup>. En latin il trouve

(33) M.L. Wagner, “Das Fortleben einiger lateinischer, bzw. vulgärlateinischer Pferdefarbenamen im Romanischen, insbesondere im Sardischen und Korsischen”, *Glotta* 8 (1917), 233-238, donne les raisons (237 n. 1) qui, suivant Ascoli, lui font préférer comme étymon le lat. *mēlīnus* (= *mellinus*, dérivé de *mel*) à *mēlinus*, emprunté au grec *μήλινος*.

(34) Leumann (cité n. 31), 326 (§ 296).

(35) Il est assez curieux de constater que Meyer-Lübke mentionne (*REW* 1501 s.v. \**calcina*) les descendants vegl., it., log., eng., frioul., afr., prov. et cat., sans citer l’esp. *calcina* qu’il avait noté (seul avec l’it.) *ThLL* III, 133 (a. 1912).

(36) *AGI* 74 (1989), 5-89.

(37) *Ib.*, 17s.

(38) *DES* I, 393.

(39) Cf. H.J. Wolf, “Die rechteckige Gebrauchsnische in der Barbagia, Mauern und Ruinen”, *RRL* 29 (1984), 421-426, 424s., puis *Studi barbaricini*, Cagliari 1992, 100-107, 102s.

(40) J.L. Butler, *Latin -ĪNUS, -ĪNA, -ĪNUS and -ĪNEUS*, Berkeley, etc., 1971 (*UCPL* 68).

surtout des noms en *-īna*, mais aussi des adjectifs, surtout “animal name adjectives”<sup>(41)</sup>, en *-īnus*. D’autre part, il y a des noms et surtout des adjectifs en *-īnus*, la plupart de ces derniers étant empruntés au grec (type *martinus* < *μύρτινος*)<sup>(42)</sup>. Vu la quantité remarquable en sarde des adjectifs en *-īnu* dont plusieurs semblent remonter à des étymons latins en *-īnu*, Butler ne s’était pas déclaré d’accord avec Meyer-Lübke et Wagner dont il cite des passages relatifs à ce suffixe<sup>(43)</sup>: “INUS, -A mit *ī* war vermöge der Tonlosigkeit des *i* zu Neubildungen wenig geeignet. Nur das Sardische bevorzugt es in hohem Grade: ...”<sup>(44)</sup>, et “-ĪNUS, das sonst im Romanischen wenig vertreten ist, ist ein Lieblingssuffix des Sardischen:...”<sup>(45)</sup>. Ensuite il prétend que Wagner “claimed that Lat. BOVĪNUS (*REW* 1247), CAPRINUS (*REW* 1654), PORCINUS (-A: *REW* 6663), and VACCINUS (-A: *REW* 9110; 9111 ‘marshberry’) capriciously switched suffixes (*bóinu*, *krábinu*, *pórkinu*, *bákkinu*) while other adjectives derived from domestic animal names just as capriciously preserved -ĪNUS: *puddinu* (PULLĪNUS: *REW* 6822)...”<sup>(46)</sup>. Rien n’est plus faux: *Dans sa Formation des mots*, qui est à peine historique et non sans défaut, Wagner suggère, par contre, que presque tous les mots en *-īnu* cités sont dérivés en sarde au moyen de ce “suffixe de prédilection” sauf *murru*, *múrtinu* et *sétina/sédina* pour lesquels il donne les étymons \**murīnus*, \**myrtīnus* et \**saetina* – curieusement tous les trois pourvus d’un astérisque –; pour *mélinu* il renvoie au *REW*<sup>(47)</sup>, et pour *-īnu* il ne cite même aucune forme latine. – Il n’en est pas de même dans le corps du *DES*, où en plus de *melīnus*, il indique comme étymons latins aussi *aprīnus*, *bovīnus*, *cervinus*, *murīnus*, *vaccīnus*, pour *áprinu*, *bóinu*, *kérvinu*, *murru*, *vákkinu*, et donne comme probable *caprīnus* (> *krápinu*) et comme possible \**citrīnus* (*kídrinu*); le changement de *-īnu* > *-īnu* est presque toujours expliqué par la formule “cambio/scambio/cambiamento di suffisso”.

Pour Butler, ceci ne suffisait pas: “Wagner offered no convincing explanation; however, the forms themselves suggest a possible avenue of

(41) *Ib.*, 60.

(42) *Ib.*, 56-59. J. André, *Emprunts et suffixes nominaux en latin*, Genève/Paris 1971, 131, parle d’une “avalanche d’emprunts de dérivés en *-ivos*”; en effet, F.O. Weise, *Die griechischen Wörter im Latein*, Leipzig 1882, en cite une centaine.

(43) Butler, 103.

(44) W. Meyer-Lübke, *GRS* II, 495 (§ 454).

(45) M.L. Wagner, *HWS* 55 (§ 63).

(46) Butler, 103.

(47) *HWS* 56 (§ 63).

approach to the problem”<sup>(48)</sup>. En anticipant sur le résultat de ses investigations, assez confuses par ailleurs, il fait “An Alternative Suggestion”<sup>(49)</sup> et parle ensuite de son “Proposed Distributional Paradigm for adjectival *-inu/-ínu*”<sup>(50)</sup> qu’on pourrait formuler ainsi: les dérivés d’une base bisyllabique sont proparoxytons (*-inu*), et paroxytons (*-ínu*) ceux d’une base plus longue, en général trisyllabique, peu importe si la dérivation a eu lieu en latin ou en sarde. Toujours est-il qu’il réfute le lat. *-inu*, uniquement productif en sarde selon les autorités en la matière<sup>(51)</sup>, comme responsable de son homonyme en sarde qui remonterait, par contre, à l’égal de sa variante accentuée, au lat. *-ínu*. Malgré un certain nombre d’exceptions, cette règle distributionnelle est valable.

La recherche de Butler est en quelque sorte étymologique sans être historique dans ce sens qu’elle viserait à reconnaître les exemples latins passés en sarde et qui par la suite auraient servi de modèle pour des dérivés ultérieurs. Il a commencé tout de même par relever les “Adjectives with Latin prototypes in *-ĪNUS*”<sup>(52)</sup> dont il cite *aprīnus, bovīnus, caprīnus, vulpīnus, porcīnus, (vaccīnus)*, ensuite *cervīnus, latīnus, uncīnus, (marīnus), murīnus* qu’il semble accepter comme étymons des log. *ábrinu, bóinu, krábinu, úrpinu, pórkinu*, des paires *kervínu/kérvinu, ladínu/ládinu, unkínu/únkínu* et de *marínu/marru* et *murru* dont les formes en *-rr-* remonteraient à des formes syncopées *\*mar(i)nu* et *\*mur(i)nu* (*-rn-* > *-rr-* est régulier en sarde, cf. *cornu* > *korru*, *carne* > *karre*, etc.<sup>(53)</sup>). Pour ces exemples, il se conforme généralement au *DES*, dont sont cependant absents *porcinu* et *vulpinu*; en plus, il envisage aussi les lat. *meltnus* et *lentiscīnus* à la base de *mélinu* et *lestínkinu*<sup>(54)</sup>, donc deux adjectifs pourvus du suffixe atone; de son côté, Wagner n’exclut pas *\*citrīnus* comme étymon de *kídrinu* ‘raide’<sup>(55)</sup>.

(48) Butler, 104.

(49) *Loc. cit.*

(50) Butler, 132.

(51) Meyer-Lübke et Wagner (cités nn. 44, 45).

(52) Butler, 117 (-120).

(53) Cf. M.L. Wagner, *HLS*<sup>2</sup> (cité n. 7), 282s. (§ 277).

(54) 123 (*mélinu*) et 117n. 118 (*lestínkinu*).

(55) J’avoue n’avoir pas compris le raisonnement de Wagner, *DES* I, 335: “La derivazione da *\*CITRĪNUS* (...), partendo dal senso di ‘fragile, delicato’, si impone dal lato fonetico, ma allora bisogna supporre che si tratti di un derivato sardo da *čídru* ‘cedro’ (specie di limone)...” En latin, il y a d’ailleurs *cedrinus* (< gr. *κέδρινος*) à côté de *citrinus* (< gr. *κίτρινος*). Quant au lat. *citrinus*, cf. n. 78.



Cependant, on ne peut être sûr de la survie de ces adjectifs latins, étant donné que le caractère conservateur du sarde en général ne fournit pas de critères qui permettraient de distinguer les dérivés sardes des mots hérités, donc des dérivés déjà latins. Ceci dit, on pourrait ranger parmi ces derniers *cattinus* (> *gáttinu*), \**mancinus*<sup>(56)</sup> (> *mánkinu*), *vitrinus*<sup>(57)</sup> (> *bídrinu*), dérivés sardes selon Wagner<sup>(58)</sup> et Butler<sup>(59)</sup>, auxquels on peut ajouter *corvinus* (> barb. ?*órvinu*)<sup>(60)</sup>, *mustel(l)inus* (> barb. *méskrinu/mus-teddinu*)<sup>(61)</sup>, restés inconnus dans ce contexte, et *tigrinus* (> barb. *tríginu*)<sup>(62)</sup>, log. *trinu* que Wagner avait expliqué d'une façon erronée<sup>(63)</sup>. Voilà dix-neuf adjectifs (parfois substantivés) sardes présentant la désinence atone *-ínu* dont plus de la moitié a pu servir de modèle à de nouveaux dérivés, vu l'existence simultanée de leur base dérivationnelle en sarde, p. ex. *porku* - *pórkinu*.

Parmi les formes en *-ínu* modernes, à part *suerínu* qui "must continue SUBERINUS" Butler n'en cite aucune représentant un "Latin prototype". Mais les "Genuine Derivatives" contiennent *abbilínu*, *konkuínu*, *eligínu*, *feminínu*, *sorigínu*, *berbegínu*<sup>(64)</sup> et plus tard, parmi les exceptions à sa règle, *kaddínu*<sup>(65)</sup>, qui pourraient tous remonter au latin où sont attestés *aquilinus*, *concupinus*, *ilicinus*, *femininus*, *soricinus*, *vervecinus* et *caballinus*. Il est vrai que dans sa *HWS*, Wagner semble ranger tous ces adjectifs, même *suerinu*, parmi les dérivés sardes<sup>(66)</sup>, mais dans le *DES* il fait remonter au moins *abbilinu* au latin. On peut constater ensuite que le *REW* contient les lemmes *feminīnus*, *ilicīna* et *vervecinus* sans toutefois mentionner des formes sardes, et que le fr. *chevalin* et l'it. *cavallino* sont

(56) L'anthroponyme *Mancinus* est attesté (*cognomen* du consul *C. Hostilius*, II<sup>e</sup> s. av. J.-Chr.).

(57) Je ne vois pas pourquoi on ne compterait pas ce mot, attesté par le pharmacologue Philon (II<sup>e</sup> s.), parce que les manuscrits ne datent que des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, comme le veut v. Wartburg, *FEW* XIV, 565, s.v. \**vitrinus*.

(58) *DES* I, 205, et II, 62; *HWS* 55s.

(59) Butler, 123 et 121.

(60) Surtout dans le syntagme *nigeddu* (Gavoi, Lodine, Oliena)/*nieddu* (Fonni, Orgosolo) ?*órvinu* 'très noir; noir comme un corbeau', comme l'it. 'nero come un corvo, corvino', cf. all. *rabenschwarz*.

(61) Cf. *Studi barbaricini* (cité n. 39), 78-91.

(62) *Ib.*, 92-99.

(63) *DES* II, 519 (< \**aterinu*).

(64) Butler, 126-131.

(65) *Ib.*, 134.

(66) *HWS* 52s. (§§ 58s.); il ne manque que *konkuínu* et *feminínu*.

censés continuer le lat. *caballinus*<sup>(67)</sup>. Sans entrer ici dans les détails, je ne tairai pas que je suis porté à voir dans les adjectifs sardes mentionnés (en -*ínu*), à l'exception de *feminínu*, des dérivés déjà latins. Toujours est-il que ces adjectifs en -*ínu* respectent tous la "loi de Butler" étant quadrisyllabiques, même *kaddínu* à l'origine, vu les correspondants nuor. *kavad-dínu*<sup>(68)</sup> et barb. ?*ovaddinu*.

On doit savoir gré à J. L. Butler d'avoir cherché les raisons qui auraient été à l'origine de cette règle d'accentuation quelque peu insolite. Quand il suppose "that specifically adjectival derivation by means of a terminal segment or suffix -*inu* provoked initial-syllable accentuation regardless of the number of syllables in the base...", on pourrait lui opposer plusieurs raisons dont la première est qu'on peut supposer une telle accentuation tout au plus à l'époque pré-littéraire. On doit se demander aussi si l'idée de Butler était bonne, idée qui consistait à négliger la variante atone du latin au bénéfice du suffixe tonique -*ínu*<sup>(69)</sup>. On peut cependant comprendre cette position vu que Meyer-Lübke, à propos de -*inu* qu'il ne voit continué qu'en sarde, ne cite aucun modèle latin<sup>(70)</sup> et que Wagner, dans ce contexte, ne mentionne que \**murĭnus* et \**myrtĭnus*<sup>(71)</sup>; Leumann, de son côté, parle d'un suffixe emprunté au grec dans des dérivés de noms de plantes qu'on retrouverait dans *iuncinus* et *laurinus*<sup>(72)</sup>.

Mais on peut en trouver d'autres comme *ilicinus* (Horace, à côté de *ilignus*), forme qui d'ailleurs parle en faveur de la thèse de Butler (> log. *eligínu*)<sup>(73)</sup>. Celui-ci note aussi que les indications des dictionnaires étymologiques ne coïncident pas toujours quant à la quantité vocalique du suffixe: alors que Walde/Hofmann donnent *laurĭnus*, *picĭnus* et *nucnus*, Ernout/Meillet fournissent le contraire (*laurĭnus*, *picĭnus* et *nucĭnus*)<sup>(74)</sup>. L'attribution de la longueur de la voyelle semble donc souvent être plutôt aléatoire, et je ne vois pas pourquoi le *ThLL* note – je me limite à indiquer des exemples d'une certaine importance pour le sarde –, p. ex. *iuncinus* et *laurinus*, déjà mentionnés, mais *lentiscĭnus* - *melinus* et *myrti-*

(67) Cf., p.ex. *FEW*, *DDM*; *DELI*, etc.

(68) L. Farina, *Bocabulariu Sardu Nugoresu-Italianu*, Sassari [1987], 75, à côté de *kaddinu*, 76 (< log.).

(69) Cf. Butler, 137.

(70) *GRS* II, 495 (§ 454).

(71) *HWS* 56 (§ 63).

(72) Leumann, *op. cit.* (n. 31), 321 (§ 291b).

(73) Le *REW* indique cependant *ilicĭna* \*'Steineiche' (4263).

(74) Cf. Butler, 55, 59.

*nus* probablement à cause de leur provenance grecque –, ensuite *aprīnus*, *asinīnus*, *bovīnus*, *cattīnus*, *corvīnus*, *murīnus*, tout comme Forcellini *pecorīnus*, *porcīnus*, *pullīnus*, *vaccīnus*, *vervecīnus*, *vulpīnus*; – est-ce à cause des *caprīnus*, *cervīnus*, *porcīnus*, également dérivés de noms d’animaux et confirmés par la métrique? Si l’on ne se réfère pas à Priscien, seul grammairien à traiter des adjectifs en *-inus*, c’est probablement parce qu’il n’est que rarement explicite quant à la quantité vocalique du suffixe. En effet, lorsqu’il disserte *De possessivis*, c’est-à-dire des suffixes indiquant l’appartenance, sujet de son *Liber 40*<sup>(75)</sup>, il parle surtout de règles concernant la formation des mots. Toujours est-il qu’il indique, entre autres, un *i* long pour *marīnus* et les noms de *Mancīnus* et *Verrīnus*<sup>(76)</sup>. C’est bien peu, et on peut comprendre que les formes des dictionnaires ne correspondent pas toujours. On devrait se garder de généraliser – déjà Priscien se demandait “‘fiscina’ corripit paenultimam, quomodo ‘fuscina’, cur ergo ‘piscina’ producit?”<sup>(77)</sup> – et Butler fait certainement fausse route en supposant que seul *-īnus* serait à l’origine du sarde *‘inu*.

Quoi qu’il en soit, il est possible que le latin ait dérivé des adjectifs à l’aide du suffixe lat. *-īnus* quand la base était le nom d’un animal. Il n’en est pas de même pour les dérivés de noms de plantes, ne serait-ce qu’à cause de l’existence du suffixe atone *‘inu* emprunté au grec dont il a été question. En effet, un emprunt comme *murtinus/myrtinus* (< gr. *μύρτινος*) a pu servir de modèle pour des dérivés comme *lentiscinus* – pour lequel le *ThLL* indique *-īnus* sans raison apparente – et *citrinus*<sup>(78)</sup> qu’on cherche en vain dans les dictionnaires, deux adjectifs qui ont seuls survécu en sarde (*lestínkinu* et *kídrinu*). Mais en latin aussi, *-inu*, hérité de l’indoeuropéen, a existé, par exemple dans des désignations de couleurs comme *coccinus*<sup>(79)</sup>. Le plus souvent cependant, le *i* a été syncopé, surtout devant *r* et *l*: “Lat. *-rnus -lnus* sind teilweise als synkopierte *-rino- -lino-* aufzufassen, so *-rnus: maternus...*”, aussi *acernus* (← *acer*) ou *colurnus* (← *\*colurus* < *corulus/corylus*)<sup>(80)</sup>.

On aura compris que c’est *‘inu* qui entre dans la base des sd. *pettorra* et *liporra*, ou plutôt sa variante syncopée après *r*, à savoir *\*pectorina* et

(75) H. Keil, *Grammatici Latini* II, Leipzig 1855 (réimpr. Hildesheim 1961), 68-82.

(76) *Ib.*, 78, 21; 79, 6; 78, 24.

(77) Keil II, 80, 14s.

(78) Le mot est attesté deux fois dans la *Mulomedicina Chironis*: E. Oder (éd.), *Claudii Hermeri Mulomedicina Chironis*, Lipsiae 1901, 261, 32 et 262, 20 (*oleum citrinum*).

(79) Leumann 321 (§ 291b).

(80) *Ib.*

*leporina*, passés à *\*pectorna* et *\*leporna*. Cette syncope n'a jamais été mise en doute depuis que Wagner a ramené *murru* 'gris' au latin *murinus*, employé par les vétérinaires latins et pour lequel il prenait pour acquis un *ī* long: "Wieder wurde -īnu gegen das beliebte ...-īnu eingetauscht. Obwohl nun das Sardische im allgemeinen nicht zur Synkopierung neigt, erfolgt eine solche gerne bei den Gruppen *r + Vok. + n, l*, die im Sardischen beide -rr- ergeben... So wurde *\*murīnu* über *\*murnu* zu *murru*"<sup>(81)</sup>. Cette explication – bien que le sarde soit généralement réfractaire aux synopes – l'a même amené à rejeter la même étymologie pour *múrinu* 'brun, noirâtre' que par la suite il fait dériver de *mura* 'mûre' (< *mora*) en adoptant une proposition de Spitzer<sup>(82)</sup>. Dans ce contexte il aurait pu se rappeler qu'en sarde on trouve parfois des formes sans et avec syncope comme *ástula* 'éclat de bois' - *askra* '(grand) bout de bois (fendu)' < *astula*<sup>(83)</sup> et *múdulu* 'sans cornes' - *mukru* 'tronc d'arbre' < *mutilus*<sup>(84)</sup> ou, avec -inu comme *múrinu* - *murru*, *musteddínu* 'gris, etc.' - *méskrinu* 'bleu' < *mustel(l)inus*<sup>(85)</sup>.

Dans cet ordre d'idées, on peut citer aussi la paire *marínu* - *marru* dans le composé *bíkru marínu* (Bitti), *igru marínu*, etc. - *irgumárras* (Desulo), (*v*)*igumarras*, etc., 'éclair de chaleur' où *marru* remonte visiblement à *marinus*<sup>(86)</sup>, mais où l'on devrait expliquer *marras* (pl. f.) au lieu de *marru* (sg. m., à cause de *vikru*, etc. < *vitulu*). Il est vrai que pour Wagner "le forme con *marínu* sono regolari", mais la règle de Butler demanderait plutôt *\*márinu*, forme qu'il faut supposer pour *marru*; à ce propos, Wagner parle de "uno scambio di suffisso, essendo -īnu il suffisso prediletto del sardo, che anche in altri casi si è sostituito a -īnu"<sup>(87)</sup>. Or, cette substitution ou, selon Butler, la restructuration a dû s'opérer de bonne heure, car elle doit précéder la syncope du *i* atone qui, comme en témoignent les adjectifs du type *acernus/columnus*, a eu lieu en latin pré-

(81) "Das Fortleben..." (cité n. 33), 236. – Dans cette perspective, il est curieux de constater que Wagner lui-même parle de "*\*pectórīna*...., das lautgesetzlich *pettórra* ergäbe" (*Studien über den sardischen Wortschatz*, Genève 1930, 110s. n. 2), mais qu'il continue, "das ist aber einigermaßen gewagt, da alle anderen romanischen Formen von *pectorīna* abgeleitet sind".

(82) *Ib.*, 236 n. 1.

(83) Cf. *DES* I, 133, où tous les deux mots sont glosés 'scheggia'. – Je me réfère aux dialectes barbaricins.

(84) Cf. *DES* II, 132 et 152.

(85) Cf. *Studi barbaricini* (n. 39), (78-)81-86(-91). Il s'agit de mots restés inconnus à Wagner.

(86) *DES* II, 576.

(87) *Ib.*

littéraire. Il est vrai que rien n'interdit de penser qu'un tel processus peut se reproduire à une époque postérieure, mais étant donné que le sarde, tout au long de son histoire, s'est montré réfractaire aux syncopes, on préfère voir dans le passage de *marinus* et *murinus* à *\*marnus* et *\*murnus* au moins le prolongement d'une évolution qu'on a cru pouvoir constater pour le latin. S'il faut ajouter cependant que cette évolution se limite au latin parlé en Sardaigne, il serait utile d'en fournir une raison. Cette raison pourrait être la structure du substrat paléosarde, sujet trop vaste pour être développé ici.

Quant au dernier chaînon de l'évolution phonétique des adjectifs en question, Wagner pouvait dire: "Lo sviluppo *rn* > *rr* è una particolarità del sardo risalente ai primi tempi"<sup>(88)</sup>, déjà accompli lors de la rédaction des premiers textes en sarde (XI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> s.)<sup>(89)</sup>. Voilà qui rend particulièrement difficile, ce me semble, l'étymologie de *merru* donnée par Wagner:

**mérru** camp. 'montone di razza pura' (*másku* ~): Ísili (...); Sárrabus: *arbèi mèrra* 'pecora di lana corta e ricciuta,...'; *mérru* 'il montone di questa razza'(...), = sp. *merino* 'carnero di lana fina y rizada', con scambio di suffisso *\*mérinu* e poi contratto in *mérru* come in *múrinu* > *murru* ecc. (...)<sup>(90)</sup>.

On pourrait juger convaincante cette argumentation si elle ne nous laissait pas seuls devant un écart temporel de mille ans et peut-être plus. Il paraît difficile, en effet, de supposer les trois changements phonétiques successifs à partir du XV<sup>e</sup> siècle. On sait que depuis la conquête aragonaise de l'Ile en 1323 – sauf Arborea (1410) –, la langue officielle était le catalan et que l'espagnol ne le fut seulement qu'après le mariage des Rois Catholiques en 1479, date avant laquelle on ne peut guère postuler des emprunts sardes à l'espagnol. Dans cette langue, le terme *merino* désignant une race de moutons n'apparaît qu'au XV<sup>e</sup> s.; dans les premières attestations de 1442 et 1457 il est question de *lana merina*, et Nebrija (1495) note *oveja merina*<sup>(91)</sup>. Comme en sarde, *merino* est employé comme adjectif, et le substantif semble dû à un emploi elliptique bien compréhensible. Quant à l'étymologie du mot, que je ne puis étudier à fond ici,

(88) *HLS*<sup>2</sup>, 282 (§ 277).

(89) Wagner (*loc. cit.*) mentionne *Alaterru, carrale, forru/furru, furricare, iverru, sempiterru, taverro*, etc.

(90) *DES* II, 109.

(91) Corominas, *DCECH* IV, 50.

Corominas prend en considération *maiorinus*, attesté déjà au XI<sup>e</sup> s. (*merino*, *marino*, *majrino*, *meirino*<sup>(92)</sup> ‘espèce de gouverneur’) et le nom d’une tribu berbère qu’il tend à favoriser: “Con carácter provisional me inclino a aceptar la procedencia de *Merīnī* ‘Benimerín’ en última instancia...”<sup>(93)</sup> Il dit aussi: “Otras etimologías propuestas no necesitan refutación...[i.e. *marino*; *mar/marrà*]... Tampoco se funda en nada firme la etimología MERUS ‘puro’, propuesta por Gamillscheg y Cej[ador y Frauca]<sup>(94)</sup>.”

On est en droit de penser que Corominas aurait au moins atténué ce jugement un peu dur s’il avait pris en considération le sarde *merru*, sans toutefois se laisser influencer par l’explication qu’en avait donné Wagner. Il faut se rendre à l’évidence: nos connaissances de la phonétique historique sarde ne permettent pas d’envisager un emprunt à l’espagnol. Dans ce contexte on peut rappeler aussi que l’esp. *merino* “no se hace frecuente hasta el S. XVII”<sup>(95)</sup> et n’a été emprunté en français qu’au XVIII<sup>e</sup> s., probablement vers 1780 (*mérinos*, pluriel à l’origine)<sup>(96)</sup>, en allemand en 1765 (*Merino*)<sup>(97)</sup>, en anglais en 1781 (*merino*) et en italien au début du XIX<sup>e</sup> s. (*merino*), mais on y trouve *merine* (pl.) déjà en 1555<sup>(98)</sup>. – Il me semble donc indiqué de réunir l’esp. *merino* et le sarde *merru* et de les ramener à un prototype latin qui ne peut être que \**merinus*, en dépit du fait que le mot n’est pas attesté et qu’en latin, les dérivés en *-inu* d’une base adjectivale (type *miserinus*) sont plutôt rares<sup>(99)</sup>. Si l’on veut objecter que la collocation *lana mera*, malgré Gamillscheg, ne semble pas être attestée en latin, on doit enregistrer aussi que le français connaît la *mère laine*, terme dont Höfler a confirmé l’étymologie *mera* contre *maior* et pour lequel il fournit force attestations à partir de

(92) R. Menéndez Pidal, *Orígenes del español*, Madrid 81976, 80s. (§ 14.5).

(93) *DCECH* IV, 51.

(94) *Ib.*, n. 5. En effet, Gamillscheg, *EWFS*<sup>2</sup>, 616, dit “vielleicht von lat. (*lana*) *mera* ‘Kernwolle’”, J. Cejador y Frauca, *Vocabulario medieval castellano*, New York 1968, 275: “adjetivo de *mer-a*, lo afinado”.

(95) Cf. n. 93.

(96) Cf. *FEW*, Bl/Wbg., DDM, *TLF*, etc.

(97) Cf. Kluge/Götze/Mitzka: *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin 171957, 474 (manque 231995); *OED*<sup>2</sup>, IX, 633; C.T. Onions, *The Oxford Dictionary of English Etymology*, Oxford 1966 (1978), 571 (XVIII<sup>e</sup> s.).

(98) Cortelazzo/Zolli, *DELI* (III), 744.

(99) Leumann 327 (§ 296 I.D.); *merus* est à la base d’autres adjectifs dérivés: *meracus/merac(u)lus*, *meralis*, *meratus*.

1305<sup>(100)</sup>. Vu que l'esp. *merino* et le sarde *mérru* s'éclairent mutuellement, il faudrait surtout reprendre l'étymologie du premier et prendre plus au sérieux les objections à la "thèse arabe" qui, depuis qu'elle a été lancée par un historien en 1920<sup>(101)</sup>, a obtenu les faveurs de presque tous les dictionnaires (esp., pg., cat., fr., it., all., angl.), non seulement étymologiques.

Les étymologies *marinu*, \**merinu*, *murinu* pour sd. *marru*, *merru*, *murru* en face de, p. ex., esp. *marino*, *merino*, rendent plus que probable l'étymologie \**pectorinu* pour le sarde *pettorra*, etc. L'adjectif n'est pas (encore) attesté en latin non plus, mais \**pectorina* est supposé par les autorités pour fr. *poitrine*<sup>(102)</sup>, prov. *peitrina* (aussi 'harnais'<sup>(103)</sup>), apav. *petorina* 'id.', surs. *pičurina* 'chair de la poitrine', esp. *pretina* 'ceinture' (< *petrina*, XIII<sup>e</sup> s.<sup>(104)</sup>) et aussi, malgré l'attestation tardive (1767), it. *pettorina* 'lembo di tessuto con cui le donne usavano coprire il seno'<sup>(105)</sup>, pour des raisons formelles. C'est à ces formes que correspond exactement, compte tenu du déplacement d'accent bien connu, le sarde log. *pettorra*, camp. *pitturra* 'poitrine' à côté de *pettus*<sup>(106)</sup>; j'ajouterai ici la forme méta-thétique *teporra* (Olzai, Ollolai)<sup>(107)</sup>. Dans ce contexte, une forme *péttoru*, que Wagner a relevée à Mores dans le sens de 'petto degli animali' – j'y ajouterai Oliena et Olzai (surtout 'poitrine de mouton') – et pour le sens de 'montée raide', il peut citer Nuoro (*ALI*) et Bitti<sup>(108)</sup> auxquels on peut joindre Fonni, Gavoi, Lodine, Orgosolo et Ovodda, revêt une certaine importance, en tant que témoin indirect, par sa forme masculine, d'un adjectif comme étymon.

(100) "Fr. *mère laine*", *ZrP* 83 (1967), 501-504. – Comme d'autres avant lui, Höfler s'efforce d'expliquer la non-diphthongaison du *ë* dans *mère*. Je ne favoriserai aucune des explications fournies à ce propos et y verrais plutôt un phénomène analogue à la "Non-diphthongaison de *ó* [en français]", *Actes CILFR XVI*, Palma de Mallorca, II, 1985, 25-36.

(101) J. Klein, *The Mesta*, Harvard 1920, cf. Corominas, *loc. cit.*, n. 93.

(102) Bl/Wbg., *EWFS*, *DDM*, etc.

(103) Cf. *FEW* VIII, 110a.

(104) Déjà Gröber, *ALL* 4 (1887), 430; *REW* 6333; *FEW* VIII, 111a; Corominas, *DCECH* IV, 51, par contre, n'indique pas la base latine (reconstruite), mais renvoie à Y. Malkiel, qui, dans "Studies in Hispano-Latin Homonymics", *Language* 28 (1952), 299-938, 300, parle de \*PECTORĪNU et de ses descendants esp. *petrina*, *pretina*.

(105) *DELI* (IV), 917.

(106) Pour la répartition des formes, cf. *AIS* 126 et *ALI* 50.

(107) Cf. *téppene* pour *péttene* (< *pecten*) 'peigne', forme notée par Wagner, *DES* II, 255, pour Fonni et Orgosolo, et que j'ai relevée aussi à Gavoi, Lodine, Mamoiada, Ollolai, Olzai et Ovodda.

(108) *DES* II, 255s.

Le dernier exemple de la série sous examen ici est constitué par *liporra*, nom de plusieurs espèces de chicoracées. On se rappellera que ce terme était l'unique représentant d'appellatifs pourvus du "suffixe paléo-sarde" *-orra/-orru* dans la *HWS* de Wagner, et dans son *DES* il note simplement: "Et.? Il suffisso *-orra* fa presupporre una origine preromana"<sup>(109)</sup>. Mais dernièrement G. Paulis déclare: "La mia opinione è differente"<sup>(110)</sup>. Après avoir constaté que dans nombre de langues le mot pour 'lièvre' rentre dans la désignation des plantes en question, il pense qu'il "è legittimo supporre che *lippòrra* derivi dalla parola sarda per lepre"<sup>(111)</sup>. En effet, il donne des exemples anglais, danois, flamands, allemands (*Hasenkohl*, *Hasensalat*, etc.) et français (*laitue de lièvre*, *salade aux lièvres*, etc.)<sup>(112)</sup> avant de finir par le grec et le latin. Étant donné qu'il y note en dernière instance *lactuca leporina*<sup>(113)</sup> avec la citation *haec herba... leporina dicitur* du Pseudo-Apulée<sup>(114)</sup>, on s'étonne qu'il se soit laissé conditionner par "il morfema derivativo *-orra*" paleosardo. Celui-ci l'amène à une explication plutôt forcée: "Pertanto le forme *lippòrra*, *limpòrra* e *limpòra* presuppongono una fase originaria \**leppor-òrra*, con conseguente soppressione aplologica di una delle sillabe caratterizzate dalla *r...*"<sup>(115)</sup>. Pour le dire avec Paulis: la mia opinione è differente. Au lieu de postuler un dérivé sarde, il suffit – comme pour *pettòrra* – de supposer la survie d'un adjectif (dérivé en) latin qui, cette fois-ci, est bien attesté. Les attestations nous fournissent même le substantif supprimé par ellipse, à savoir *lactuca* (ou *herba*). Que l'étymon représente à l'origine un adjectif est d'ailleurs confirmé par un composé qui n'a pas eu l'honneur d'entrer dans les dictionnaires, à savoir *preda liporra* (Fonni), *perda liporra* (Gavoi) 'trachyte' où le substantif déterminé semble toujours obligatoire<sup>(116)</sup>. Je dois avouer pourtant que le rapport entre cette pierre et le lièvre m'échappe (la couleur ?).

Des observations présentées ici, il me semble licite de tirer les conclusions suivantes:

(109) *DES* II, 31.

(110) *I nomi popolari delle piante in Sardegna*, Sassari 1992, 62.

(111) *Ib.*

(112) Cf. aussi *FEW* V, 260: *laitue à/de lièvre*, *palais à/au/de lièvre*, etc. 'laiteron'.

(113) C'est-à-dire la plupart de celles indiquées par *ThLL* VII, 1175 (s.v. *leporinus*), probablement d'après J. André, *Les noms de plantes dans la Rome antique*, Paris 1985, 136.

(114) *Op. cit.* (n. 110), 63.

(115) Ici *liporra*, nom de plante, est inconnu.

(116) *Op. cit.* (n. 42), 131.



1. Déjà en latin, la perte des quantités sans effet sur les qualités vocales en Sardaigne a favorisé l'échange entre les suffixes *-īnus* et *-īnus* du moment que la tendance à la syncope de la pénultième atone, plus ou moins marquée selon les régions, en latin tardif, est à peine valable pour la Sardaigne.

2. Cette syncope a eu pourtant lieu pour *-īnus* après voyelle + *r* (*marīnus*, \**merīnus*, *murīnus*, \**pectorīna*, *leporīnus*) perpétuant ainsi l'évolution observée en latin pré-littéraire (type *acer* → *acernus*).

3. En sarde, les adjectifs latins non syncopés trisyllabiques en *-īnu/-īnu* sont proparoxytons (d'après Butler).

4. Cette accentuation dactylique est peut-être en rapport avec la position de l'adjectif toujours derrière le substantif en sarde.

5. Cette restructuration de l'accentuation des adjectifs sardes en *-īnu* n'implique pas leur provenance *in toto* de *-īnus* (ainsi Butler); au contraire elle présuppose l'existence de la variante en *-īnus*.

Si J. André croit pouvoir affirmer que "ce suffixe était si insolite qu'il a été remplacé en latin vulgaire par *-īnus*"<sup>(117)</sup>, il faut le renvoyer à Meyer-Lübke<sup>(118)</sup> et à Wagner qui avaient vu que *-īnu* a été continué en Sardaigne dont la langue, dans ce cas aussi, a connu une évolution à part.

Bonn.

Heinz Jürgen WOLF

(117) *GRS* II, 495 (§ 454).

(118) *HWS* 55 (§ 63).